

qu'il eût laissée dans un monde dont il s'était séparé. Il évita longtemps de la voir ; la première fois qu'il osa demander des nouvelles de Marguerite à François Pusterla qui, de temps en temps, comme d'autres amis, venait le saluer, ce nom, comme s'il eût dû lui brûler les lèvres, y expira à plusieurs reprises ; enfin, il le prononça avec une rougeur, avec un tremblement convulsif de toute sa personne. La matière finit par céder à l'empire de l'esprit, et lorsque Franciscò parlait de son bonheur domestique à Buonvicino, celui-ci se sentait inondé non plus d'envie, mais d'une joie toute pure. Dans ses prières, la personne qu'il recommanda en premier lieu et le plus souvent, c'était Marguerite, sans que pour cela sa pensée déviât du Créateur à la créature. Bien au contraire, il se berçait de la douce espérance que ses prières devraient acquérir à Marguerite une continuité de bonheur.

Il ne devait pas être exaucé, car la vraie félicité ne germe pas sur cette terre.

Lorsqu'il se sentit enfin sûr de lui-même, il retourna une fois à la maison de Marguerite Pusterla ; il repassa avec un cœur tout autre sur ce pont, sous ces vestibules, par ces escaliers ; il entra dans le salon si présent à son souvenir, et y trouva Marguerite qui jouait avec son petit Venturino.

Quel instant ce fut pour ces deux amants ! Toutefois l'un et l'autre s'y présentaient avec une force acquise dans une longue et vertueuse résolution ; Buonvicino parla de Dieu, de la faiblesse de l'homme ; il toucha au passé comme à un souvenir cher et douloureux ; il demanda pardon, il détacha de sa ceinture un rosaire de grains de cèdre à facettes, dans chacune desquelles était incrustée une étoile en morceaux de nacre, et où pendait une croix travaillée de la même manière. C'était un patient ouvrage de sa retraite, et en le remettant à Marguerite ;